



Plaisir d'écrire - Jeune Nouvelle

2nde

DANIELE Angelina

Élève de la classe de Mme FAVROU

Lycée Ella-Fitzgerald

St-Romain-en-Gal

A obtenu

Le PREMIER PRIX

Classe rouge

- Enfin ! On est arrivés ! Ce n'est pas trop tôt ! Mme Poulain s'étira un bon coup. Descendez les enfants, allez récupérer vos valises dans la soute ! Dépêchez, dépêchez ! Timéo, plus vite ! Léa ne pousse pas Amélia ! s'égosilla la maîtresse.

Nous venions d'arriver, après sept heures de route, sur le lieu de notre classe verte. Apparemment Mme Poulain avait trouvé l'annonce d'une résidence pas chère au fin fond de la France.

En tout cas j'espérais qu'elle ne nous avait pas vendu du rêve quand elle nous avait expliqué, en long et en large, pourquoi cette classe verte allait être super. J'avais quand même dû, pendant tout le trajet, écouter Dylan me raconter sa vie, le dernier jeu qu'il a eu, la baston de son chat, sa dernière partie Fortnite... Je pouvais être sûr qu'il enjolivait la moitié des trucs qu'il me racontait Enfin bon, je l'aime bien quand même, il reste mon meilleur ami, mais il parle trop. Beaucoup trop.

Je descendis, pris ma valise et examinai le lieu : des forêts. Des étendues de forêts de sapins, sombres et inquiétantes, à perte de vue. L'endroit parfait pour une classe de CM2 ! Je commençais à imaginer le genre d'histoires que je pourrais sortir aux autres pour leur faire peur quand mon regard s'arrêta au loin sur une bâtisse de bois : notre chalet, qui tenait d'ailleurs plus d'une grande cabane rapiécée et usée. Puis j'aperçus en contrebas un village. Exactement le type de village que je m'attendais à trouver ici : juste quelques maisons qui devaient avoir facile dans les quatre cents ans.

Après que tout le monde fut descendu et eut récupéré son bagage, le car repartit. Nous laissant seuls au milieu des sapins. Ça y est, cette fois tout signe de civilisation contemporaine nous avait quittés.

- Bon ! lança Mme Poulain en essayant de nous motiver. On ferait mieux de se mettre en route dès maintenant, le chauffeur n'a pas voulu nous poser plus près parce que... Tiens ? Je n'en ai aucune idée, il faudra lui poser la question au retour !

La petite procession se mit alors en marche, notre maitresse en tête. Monique, l'assistante pédagogique, veillait à ce que personne ne reste à la traine. Quelques minutes plus tard, nous arrivions devant le lieu lugubre. Il était vraiment étrange ! On aurait été tenté de le qualifier de manoir hanté sauf qu'il n'avait rien d'un manoir. C'était plutôt la "Grande bâtisse inquiétante". Mme Poulain poussa le battant après avoir inséré la clé trouvée dans le pot de "fleur" à côté de la porte (qui aurait qualifié ça de fleur ? La brindille noire semblait à l'agonie !). Elle avait reçu ces instructions lors de la réservation. Au moment même où la porte s'ouvrit, un souffle de moisi et de décrépitude nous embauma. Ça promet !

Quand le battant eut fini de pivoter dans un grincement et que l'intérieur sombre, dont une couche impressionnante de poussière recouvrait chaque centimètre carré, fut visible, notre enseignante reprit d'une voix qu'elle voulut joyeuse :

- Je sais que vu comme ça, ça n'a pas l'air habitable mais je vous promets qu'on m'a affirmé que les araignées ne mordent pas !

- Parce qu'il y a des araignées en plus ?! lança une voix du fond du rang.

J'aurais voulu m'indigner aussi, pleurer, me rouler par terre peut-être ? Enfin, ce que font les enfants quoi ! Mais je ne pouvais pas, c'était ma maitresse préférée et je ne voulais pas lui faire de la peine. De plus je savais qu'elle avait payé de sa poche le loyer pour la semaine et qu'elle avait fait des pieds et des mains pour avoir l'autorisation de l'établissement qui avait connu des jours plus riches.

Nous nous rendîmes par petits groupes dans nos chambres. Je partageais la mienne avec Dylan, évidemment, et trois autres camarades de classe. Je fus rassuré de constater qu'après un petit coup d'aspi, la chambre ferait parfaitement l'affaire. Je fis tout de même un petit tour des lieux, scrutant la moindre petite bête mais je ne notai qu'une petite araignée dans un angle. Tant qu'on ne la dérangerait pas, elle devrait se tenir tranquille.

Notre bref temps libre écoulé, nous suivîmes Monique dans la salle à manger. Je fus estomaqué de découvrir sa taille. Elle témoignait d'une époque où le lieu devait être charmant, probablement richement décoré.

Nous trouvâmes le couvert déjà mis sur les tables et des grosses marmites dans lesquelles du fromage fondant crépitait. Mme Poulain n'avait pas chômé ! Même si le plat était probablement du décongelé, elle s'était donné du mal !

Après que nous ayons fini de manger, notre maîtresse nous abreuva encore de promesses et nous retournâmes dans nos chambres. J'aurais voulu raconter des histoires effrayantes aux autres, ou les réveiller au milieu de la nuit en imitant des bruits inquiétants, mais je tombais de sommeil. Tant pis, je remettais cela au lendemain.

Les paupières encore engourdies j'émergeai de la torpeur de la nuit. Huit heures et demie. Je regardai la couchette au-dessus de la mienne mais ne trouvai pas Dylan. Il devait être allé prendre son petit-dèj

En effet je le trouvai au milieu d'une tartine de confiture.

- Chalut ! T'en veux ? me proposa-t-il en me tendant une tranche de pain.

Une fois que je l'eus attrapée et qu'il eut avalé sa bouchée, il reprit :

- Tu sais que j'ai essayé de te réveiller ? Mais tu ne réagissais pas, même quand je t'ai secoué. Qu'est-ce qui a pu te fatiguer autant ?

- On se le demande fis-je, appuyant mon regard sur lui.

- Sinon, je t'ai pas raconté le rêve que j'ai fait ! Alors en gros...

Et c'était reparti pour un tour ! Finalement je me demandais si je n'aurais pas mieux fait de rester couché.

La matinée passa vite, entre balades et jeux en forêt. Nous pique-niquâmes ensuite dans une plaine.

- Les enfants ! fit Mme Poulain en agitant les bras quand tout le monde eut terminé. Rangez vos affaires, on reprend la route ! On va passer le reste de la journée dans le village !

Youpi... pensai-je, allons admirer des heures la chaussée déformée ! Sans oublier les célèbres charpentes de bois mangées par les mites ! J'espérais presque que la maîtresse m'entende penser et que cela la dissuade d'y aller.

Nous eûmes vite fait le tour, qui était exactement comme je me l'étais représenté, j'avais juste omis les vieilles personnes désagréables.

Nous nous apprêtions à rentrer au chalet quand un vieillard nous interpella. Il nous fixait de ses yeux perçants et était assis sur un banc, appuyé sur sa canne.

- Hep là jeunes gens, c'est vous qui avez loué la baraque d'en haut ? fit-il de sa voix caverneuse.

- Ou... Oui. répondis-je pas sûr que je n'aurais pas dû passer mon chemin.

- Monsieur, intervint Mme Poulain, que voulez-vous à mes élèves ?

- Juste les prévenir.

- Puis-je savoir de quoi au juste ?

- Eh bien de la malédiction qui plane sur ce lieu.

- Je n'ai entendu parler d'aucune malédiction !

- Alors vous ne savez pas dans quoi vous vous êtes fourrés...

Une fois rentré au chalet, la voix du vieillard résonnait encore dans ma tête. La maîtresse avait coupé court à ces "affabulations" (comme elle avait dit) en nous intimant qu'il mentait sûrement. Mais moi, que ce soit vrai ou pas, j'adorais tout ce qui faisait peur. C'est pourquoi, après le dîner, pendant notre temps libre dans la grande salle principale, je sortis discrètement mon portable et lançai une recherche dans l'espoir de trouver une quelconque publication à ce sujet. Chance ! Le troisième lien contenait l'histoire intégrale ! Après avoir rassemblé tout le monde, je lus.

* * *

Quand j'eus fini, tous les regards convergeaient vers moi. Tous indiquaient une expression plus ou moins effrayée. Plus personne n'osait parler ou produire le moindre son de sorte que seul le vent battant les parois et la pluie déchirante perturbaient le silence. Finalement, au bout d'un temps qu'il me serait difficile de définir, Timéo se décida d'une petite voix :

- Mais ils ont tous disparu ?

- Non pas tous, il n'en restait qu'un, répondis-je l'air grave.

- Et c'était lui le tueur ? voulut s'assurer Sophia.

- C'est ce qui est écrit, dis-je choqué moi-même.

- Mais c'est une histoire ? Rien qu'une fausse histoire ? s'enquit Amélia.

- Bien sûr que c'est faux ! s'exclama Victor, autant pour s'en assurer que pour rassurer les autres.

- Quel âge avaient-ils ? reprit Sophia.

- Le nôtre, fis-je en essayant de digérer ce que je venais de lire.

- Qu'est devenu le tueur ? demanda fébrilement Pierre.

- Apparemment interné, répondis-je.

- J'espère bien ! souffla Inès qui était restée jusqu'à présent interdite.

- Ça s'est passé dans ce lieu ?

- A deux reprises... Une fois en 1957 et l'autre en 87...

- Pourquoi ont-ils tué leurs camarades ? questionna Pierre.

- Certains disent que c'est ce lieu qui rend fou. Ils avaient tous deux des témoignages farfelus... dis-je en les lisant.

- Ou bien c'est une histoire inventée ! coupa la maîtresse qui venait de pénétrer dans la pièce. Je ne tiens pas à ce que vous fassiez des cauchemars, vous aurez besoin d'énergie, demain on va voir des cascades ! Donc lever à sept heures. Elle s'arrêta un instant en me fixant l'air accusateur. Bon allez, il est plus que temps d'aller vous coucher.

Soudain nous vîmes un éclair fendre le ciel d'une lumière aveuglante, je sursautai. Après que tout le monde se fut calmé, nous nous dirigeâmes tout tremblants dans nos chambres. Même moi, roi de la peur, je ne me risquai pas à plaisanter en effrayant mes camarades avant de dormir. Je m'obligeai à fermer mes yeux malgré mon envie frénétique de les rouvrir.

Les paupières closes, j'épiais le moindre bruit suspect. "CRAC" un filet de poussière tomba du plafond. Je me figeai avant de me rappeler que les chambres des adultes se trouvaient au-dessus. Je restais dans cette tension pendant ce qui me semblait être des heures. En sursautant à chaque bourrasque de vent, à chaque bruit. Tous les sens en éveil. Dans le noir. J'épiais. Au bout d'une demi-heure environ je commençai à me persuader qu'il n'y avait aucun danger à part celui de ne pas entendre le réveil le lendemain. Le sommeil me gagnait doucement quand des bruits de pas me parvinrent. Lourds. Lents. Ils semblaient venir de partout ! Soudain un cri aigu retentit, pas assez fort pour réveiller les autres, il était comme étouffé. Paralysé, retenant ma respiration, je me demandai si ce n'était pas le fruit de mon imagination, je l'espérais du moins.

Un choc sourd de l'étage d'au-dessus libérera un nouveau nuage de poussière. Les pas reprirent. Toujours à la même vitesse. Non, ce n'était pas mon imagination. Quelque chose était là, juste au-dessus de ma tête. Je me levai brusquement et secouai Dylan.

- Mais qu'est-ce que... commença-t-il.

Je plaquai ma main sur sa bouche et pointai le plafond où les pas continuaient leur chemin.

Je vis ses yeux s'exorbiter.

- C'est pas encore une de tes blagues ? me fit-il tout doucement.

Je secouai la tête avant de me diriger vers les lits des autres. Dylan me rejoignit et nous réveillâmes toute notre chambre toujours sans bruit. Nouveau hurlement étouffé. Il était urgent que nous sortions. Je me rapprochai à pas feutrés de la fenêtre. Dans le doute, la meilleure solution restait la fuite, et qui sait ? Nous aurions peut-être pu réveiller les autres chambres depuis l'extérieur ?

Je fis mine de tourner la poignée. Celle-ci me résista. Je réitérai mon geste, plus vigoureux cette fois. Toujours rien.

- Alors tu te décides ? souffla Pierre exaspéré.

Je me tournai vers lui, blanc comme un linge, les mains moites.

- On nous a enfermés dedans.

- Tu rigoles ?

Il s'approcha à son tour de l'espoir compromis et tira de toutes ses forces. Rien. Il continua à s'acharner sur la poignée tandis que son expression se désagrégeait. Dans un dernier élan il mit toute son énergie et tomba au sol dans un grand bruit. La poignée était cassée. Et nous étions repérés.

Les pas se stoppèrent brusquement avant de prendre une autre direction : les escaliers Ouest. Tout à coup ce fut chacun pour sa pomme. J'attrapai Dylan par le bras et m'élançai dans le couloir en direction des escaliers Est. Au passage j'ouvris toutes les portes possibles pour réveiller le plus de monde. J'exécutai un virage serré avant de gravir l'étage en quelques enjambées. Dans le couloir, deux portes étaient ouvertes. Les deux seules habitées. Je me ruai dans celle de Mme Poulain : personne. Dylan me rattrapa.

- Monique n'est pas là non plus.

Elles avaient disparu. On se cala alors accroupis entre la table de chevet et le mur et je sortis mon portable. J'entrai le numéro des secours et fixai nerveusement mon écran. "Cette ligne n'est pas disponible" annonça le répondeur. J'essayai un autre numéro. Pareil. Je continuai ainsi une dizaine de fois fuyant l'évidence : l'éclair s'était abattu sur la seule ligne nous reliant au réseau. Nous étions seuls et enfermés avec je-ne-sais-qui. Deux solutions s'offraient à nous : se résigner ou se battre.

Alimenté par une nouvelle flamme, je me redressai. Il était hors de question de se faire imposer la peur. Je passai la tête par l'encadrement de la porte. Le chemin était libre. Je me tournai vers mon ami.

- J'ai un plan. Ou en tout cas une partie de plan. Sais-tu où sont les cuisines ?

Je le suivis en enchaînant marche discrète et sprint à travers les couloirs bondés. Cette fois tout le monde était debout. Les cris et les pleurs fusaient. Chacun poussait, piétinait, cherchait une sortie. Certains étaient prostrés, attendant leur sort, d'autres lançaient des ordres. L'anarchie et la panique régnaient. On passa à côté de la porte d'entrée contre laquelle un groupe d'élèves s'agglutinait en tirant les battants de toutes leurs forces. Inutile, je le savais. Plus nous progressions, plus une odeur âcre, humide, comme de la terre mouillée mélangée à une étrange acidité nous parvenait.

Nous débouchâmes finalement sur les cuisines. Nous nous précipitâmes à l'intérieur, j'attrapai le plus grand couteau que je trouvai au passage et nous nous cachâmes derrière le comptoir. Je repris ma respiration, restant à l'affût. Et là je l'entendis. Un léger bruit qui s'approchait. Tout léger, comme pour tenter de passer inaperçu. J'aurais pu croire que c'était un de mes camarades s'il n'y avait pas eu cette odeur, celle de terre mouillée, tellement forte qu'elle me prenait la tête. Je ne parvenais presque plus à bouger, comme si je pesais une tonne, pourtant il le fallait !

Je m'armai de tout le courage que j'étais capable de rassembler, et me levai juste assez pour entrevoir ce qui se cachait derrière.

Pendant une fraction de seconde, je crus apercevoir une grande masse noire dotée de longues griffes au bout de longs bras maigres et des yeux proéminents blancs, froids, sans vie. Un peu plus loin j'entendis un vase se briser suivi de pas précipités. Puis, le temps d'un battement de cils, la chose avait disparu. Je baissai les yeux sur mon couteau qui me semblait tout à coup bien dérisoire.

Dylan jeta un coup d'œil à son tour et me demanda :

- T'as vu un truc ? C'était quoi ?

- Je... je ne sais pas... parvins-je tout juste à articuler.

Un nouveau hurlement déchirant retentit.

- Viens, ne restons pas là, me pressa-t-il avant de me pousser vers la porte.

Nous reprîmes notre course effrénée à travers les couloirs le plus discrètement possible, vérifiant chaque passage avant de l'emprunter. Mais notre fuite perdait son sens à mes yeux. Comment lui échapper ? Comment échapper à ÇA ? La flamme au fond de moi repartit aussi vite qu'elle était arrivée. Au fur et à mesure, nous croisâmes de moins en moins de monde, la résidence se muait peu à peu dans le silence. Un silence de mort.

La dernière que je vis fut Léa affolée alors qu'elle ne se sépare jamais d'Amélia. Mon cerveau refusait de faire la part des choses. C'était trop dur, trop injuste. Finalement on ne croisa plus personne, et ce n'est pas faute d'avoir cherché. Il ne restait plus que nous et "ça". Mais je refusais, je ne POUVAIS pas mourir. Je faisais donc la seule chose qu'il m'était donnée de faire : fuir.

Dylan repéra rapidement des pas furtifs derrière nous. Morts de peur, nous nous enfermâmes dans une pièce sombre. Tout tremblants, le souffle court nous attendîmes, feignant l'absence. Peut-être croira-t-il nous avoir tous eus ?

Nous faisions de notre mieux pour limiter le son de notre respiration. Le souffle de Dylan

me frôlait la nuque. Les secondes passaient, péniblement. Le temps prenait un malin plaisir à nous faire souffrir semblait-il. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front mais je me refusais le moindre mouvement. Les secondes se changèrent bientôt en minutes. Notre plan avait-il fonctionné ? Etions-nous saufs ? Je commençais à relâcher un peu la pression. Dylan faisait de même visiblement car son souffle ne me parvenait plus.

Soudain je perçus un léger craquement vers l'entrée. Mes muscles se raidirent instantanément. Je fixai mon regard en direction du bruit. Puis je vis la porte s'ouvrir, doucement, tout doucement. Un rai de lumière provenant du couloir filtrait de la fine ouverture. Et là je la vis. La "chose". Du moins sa silhouette. Elle sortait de la pièce où nous nous trouvions. Je fus soulagé de la voir s'en aller. Attendez, quoi ?! Elle sortait ?! Aussitôt je compris, frappé de terreur. Je me levai brusquement et appuyai sur l'interrupteur. La lumière vive m'éblouit un instant. Dès que ma vision se fut accoutumée je constatai l'horreur que je redoutais. Seul. J'étais SEUL. Toutes les pièces du puzzle se mirent en place dans ma tête. Impuissant, je m'écroulai, sachant que, dans quelques jours, je serai à mon tour accusé et interné pour, moi aussi, perpétuer la malédiction.

